

# L'ENFER, C'EST LA FAIM

Frédéric Boyer, écrivain

« *La plus grande honte que je connaisse au monde, c'est la faim* », affirmait Elie Wiesel. Récemment, le directeur du Programme alimentaire mondial, David Beasley, lançait un cri d'alarme : « *Nous sommes face à la pire crise alimentaire et humanitaire depuis la Seconde Guerre mondiale.* » La menace de famine concernerait des centaines de millions de personnes. Yémen, Afghanistan, Éthiopie, Soudan et Somalie seraient aux portes de la famine. Hélas, parmi les fléaux que connaît l'humanité dans son histoire, aucun n'est plus récurrent et croissant que la faim. Plus d'un milliard de personnes aujourd'hui souffrent de la faim, plus de cinq millions d'enfants meurent de faim chaque année. Et ne serait-ce qu'en France, le Comité national de lutte contre la précarité alimentaire évaluait à sept millions le nombre de personnes qui ne mangent toujours pas à leur faim.

**La faim rappelle que l'humanité est responsable de ses propres besoins. Elle dit à la fois notre condition de vivant mortel et notre responsabilité envers les besoins de chacun.** Elle nous rappelle à notre animalité, à l'appétit comme puissance de vie et de croissance, mais elle est aussi ce qui atteint notre dignité élémentaire et peut défaire la sociabilité et la vie commune. La faim « *force l'homme le plus désintéressé à regarder avec envie dans l'assiette d'autrui, à évaluer, le cœur serré, combien pèse la briquette du voisin* », écrivait Alexandre Soljenitsyne, dans *L'Archipel du Goulag*. On connaît également la formule provocante que lançait le philosophe Emmanuel Levinas : « *Au commencement était la faim* » (*Carnets de captivité*). Parce que se nourrir décemment est la condition d'une vie digne et sociale, et que l'on ne saurait célébrer la Création sans répondre à la faim d'autrui, de l'être créé, comme l'affirme le premier chapitre de la Genèse.



Le geste de nourrir ceux qui ont faim partout dans le monde constitue un devoir incontournable, sinon la première des exigences. C'est le début de la sagesse qui préside à la création du monde. Levinas, encore lui, soulignait qu'il ne saurait y avoir de plus grande « spiritualité » que celle qui consiste à assouvir la faim d'autrui. **L'humanité ne vit pas que de pain, lit-on dans la Torah et les Évangiles, mais la locution restrictive dit bien que sans pain l'humanité ne pourrait prétendre à davantage que du pain. Répondre sans condition aux besoins physiques de chacun doit être compris par moi comme besoin spirituel.** Levinas cite un rabbin lituanien, Israël Salanter, quand il commente les obligations d'Abraham à l'égard d'autrui : « *Les besoins matériels de mon prochain sont des besoins spirituels pour moi* » (*Du sacré au saint*, Minuit, p. 20). La vulnérabilité et la faim d'autrui sont des appels que nous adresse la transcendance d'autrui. Ne pas y répondre, sans compter, sans tergiverser, c'est manquer à notre premier devoir humain et spirituel. Maïmonide (*Lois des dons aux pauvres* X, 7) hiérarchisait ainsi nos devoirs en affirmant que le premier niveau, le plus conforme aux exigences de la Torah, consiste à prêter, à donner à manger ou à aider à trouver du travail à celui qui est en train de perdre pied dans sa lutte pour sa subsistance économique. Comme dit le verset : « *Tu le soutiendras avec toute ta force, l'étranger ou le résident (nouveau venu) pour qu'il vive avec toi* » (Lévitique, 25, 35). Avoir faim devrait toujours être le prélude non forcément à un festin mais au « festin » de la vie, au partage du plaisir : « *Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient* », lit-on en ouvrant *Une saison en enfer*, de Rimbaud. L'enfer c'est la morsure de la faim insatisfaite, la condamnation à vivre hors du « festin » de la vie. 🍷